Document generated on 07/19/2025 2:13 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La géométrie des ombres (extrait)

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 53, Number 2 (294), January 2012

Hommage à Jean-Pierre Issenhuth

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65799ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Issenhuth, J.-P. (2012). La géométrie des ombres (extrait). *Liberté*, *53*(2), 40–43.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA GÉOMÉTRIE DES OMBRES (EXTRAIT)

À regarder les boulevards industriels et commerciaux qui ceinturent les villes, on peut douter qu'il existe au Québec des régions. À Laval-Ouest, à Lévis, à Rimouski ou à Sept-Îles, les magasins sont les mêmes ; les terre-pleins, disposés de la même manière, sont plantés des mêmes arbres ; l'architecture est équivalente au détail près. Personne, nulle part, ne peut être dépaysé. On trouve partout les mêmes restaurants, les mêmes hôtels, les mêmes pharmacies, les mêmes concessionnaires automobiles, les mêmes enseignes de toutes sortes. Rien ne semble pouvoir exister qu'en série. Aussi loin qu'Aguanish, le décor humain change à peine ; il est seulement plus clairsemé. Les maisons des villages sont des maisons de ville ou de banlieue : même architecture, mêmes matériaux de construction, même rectangle de gazon, même allée asphaltée, même cabanon de jardin. Bien sûr, les bâtiments de ferme indiquent qu'on est à la campagne, mais dans quelle campagne ? Les granges, les hangars et les silos se ressemblent.

Pour s'apercevoir qu'on change de région, il est nécessaire de se tourner vers les champs. La latitude et l'altitude y sauvent la diversité. Ici dominent les cultures maraîchères, là, les pommiers, ailleurs, les céréales (maïs, orge, seigle, avoine, sarrasin), ailleurs encore le colza, les prairies naturelles ou cultivées (luzerne ou trèfle rouge). La mer aussi peut indiquer où l'on se trouve. À Trois-Pistoles, à Saint-

Fabien-sur-Mer, au Bic, je l'ai vue monter et descendre sans vagues, sans aucun bruit, comme un soufflé. Plus loin dans le golfe, elle battait les rochers avec fracas. Mais la forêt est encore le meilleur moyen de faire le point.

Des peuplements de pins blancs sont visibles à Tadoussac. Au-delà, ils cèdent progressivement la place au pin rouge, puis au pin gris, au mélèze, au bouleau à papier et au peuplier faux-tremble. Une colonie de pins gris (les plus délicats des pins) m'a émerveillé le long de la petite route qui mène au phare de Pointe-des-Monts. Dans les villes de la Côte-Nord abondent les sorbiers ; ils y poussent en buissons, parfois avec une multitude de troncs ; les grappes de fruits orange donnent aux rues leur couleur. Entre Havre-Saint-Pierre et Natashquan, sur les hauteurs où la forêt boréale se raréfie, la longueur de la pousse annuelle semble promettre aux mélèzes un plus bel avenir qu'aux épinettes. Si on laisse la forêt tranquille, quiconque passera là dans quarante ans trouvera peut-être une forêt de mélèzes.

À la pointe des Monts, l'estuaire s'élargit brusquement. Avant de se perdre dans le golfe, toutes les eaux que j'ai préférées — l'eau verte et poissonneuse de l'île aux Noix, l'eau sombre du lac des Deux-Montagnes, l'eau couleur métal des rapides du Grand Moulin, l'eau brune, chargée d'humus, du ruisseau de Saint-Lin — passent devant les rochers de cette pointe. En y passant aussi, j'ai aimé imaginer que le phare de Pointe-des-Monts vérifie tout.

Tout au long de la côte, que d'emplacements possibles pour des cabanes ! À Baie-Johan-Beetz (sur la plage de pierre), à la pointe de Moisie (sur un pré en pente derrière la dune), à l'île Niapiskau (sur une dalle calcaire en surplomb, dominant la mer), j'ai pour ainsi dire vu des cabanes faites avec les matériaux disponibles à la ronde, et derrière ces cabanes se profilait celle de Puyjalon sur l'île à la Chasse.

À la pointe de Moisie, j'ai goûté les pois de mer qui nourrissent les morses et les chevaux de l'île de Sable, et les ai trouvés excellents.

Au-delà de Baie-Comeau, il m'a semblé percevoir de mieux en mieux l'essence du Québec. Je me disais : « Le vrai cœur du Québec est ici, les régions moins éloignées et plus peuplées sont des prolongements décoratifs. » La fragilité des écosystèmes de la Côte-Nord est sans doute une réalité. On le devine à la minceur de la couche d'humus sur les rochers. Mais l'impression qui domine est celle d'une force indomptable. Puissance de la forêt : les dunes de Tadoussac, presque nues il y a quarante ans, sont maintenant semées de vigoureux bois de bouleaux. Puissance de l'eau : devant la chute Manitou,

sous un orage, dans un sous-bois moussu, couvert de russules, on ne peut pas l'ignorer.

Si l'abbé Huard revenait, les potagers de Havre-Saint-Pierre et d'Aguanish[1] le raviraient. À Havre-Saint-Pierre, dans un jardin fertilisé au caplan et aux algues, j'ai trouvé, à l'exception des tomates, des aubergines et des poivrons, presque tous les légumes courants cultivables à Montréal : céleris, concombres, carottes, navets, choux, oignons, courgettes, haricots verts, laitue, betteraves et pommes de terre. Les fleurs (dahlias, glaïeuls, pavots, lupins, pieds d'alouette, soucis, pensées) n'étaient pas en reste, et beaucoup se ressemaient d'elles-mêmes. L'artisan de ce jardin m'a appris que des jaseurs de passage se saoulent de baies de cormier (sorbier) à la fin de l'automne.

La côte septentrionale d'Anticosti apparaît au large de Rivière-au-Tonnerre. Par beau temps, on suit son mur gris jusqu'à Natashquan. Elle est toujours là, à droite, même quand la brume la dissimule.

À Havre-Saint-Pierre, l'embarquement du titane sur les minéraliers durera, m'a-t-on dit, soixante ans. L'aluminerie Alouette, qui occupe un versant de la baie des Sept Îles, aura-t-elle une vie plus longue ? Dans les monumentales implantations industrielles de la côte, il y a quelque chose de transitoire et de léger qui contraste avec leur taille. C'est l'espace sans une durée correspondante assurée, l'espace séparé du temps. On n'y trouve pas la « cohérence » et la « vie immuable » qui rendent, aux yeux de Paul Theroux[2], un paysage « lisible » et un lieu « inspirant ». « Cohérence » et « vie immuable » sont plutôt dans la mer, dans la forêt, dans les fantaisies calcaires de l'archipel.

Au port de Havre-Saint-Pierre, le manège des trains et des minéraliers va de pair avec les allées et venues des habitués du quai ; ils échangent des nouvelles, lancent leur ligne quand la marée monte, la rangent quand la petite morue n'est pas au rendez-vous, s'en vont,

1. Sur l'île de Sable, dans un sol apparenté à celui d'Aguanish, à 70 de latitude plus bas, les tentatives de jardinage semblent avoir été espacées. Joseph-Charles Taché y a pourtant signalé « des couches de terreau en dépôts assez considérables », et il a noté qu'on a longtemps appelé « Les Jardins français » un secteur de l'île, mais c'était en souvenir des colons de La Roche, présents autour de 1600. Le même Taché affirme que, trois siècles plus tard, en 1880, au temps de la station de sauvetage, on a récolté sur l'île 1200 minots de pommes de terre, 150 minots d'autres racines et 31 minots d'avoine (Joseph-Charles Taché, *Les Sablons*, Montréal, Granger Frères, 1930, p. 67 et 101). Entre-temps, dans les années 1750, les colons d'Andrew LeMercier avaient cultivé du blé, du seigle et des légumes racines, notamment des rutabagas qui, dit-on, atteignaient un poids de sept livres (Lyall Campbell, *Sable Island*, Hantsport, N.-É., Lancelot Press, 1994, p. 33). Je n'ai pas trouvé d'autre mention de tentatives agricoles sur l'île. À une latitude moins favorable, la Côte-Nord actuelle l'emporte pour la diversité des légumes.
2. *Les colonnes d'Hercule*, Paris, Grasset, 1997, p. 64.

reviennent plusieurs fois dans la journée. Entre le quai et l'île la plus proche, les baleines passent et repassent comme eux.

Pourquoi est-ce Baie-Johan-Beetz qui m'a laissé la plus grande sensation d'isolement ? Gabrielle est née à Baie-Johan-Beetz ; elle y est restée jusqu'à 20 ans pour prendre soin de ses frères et sœurs plus jeunes quand le village n'était accessible que par bateau. En ce temps-là, autour du « château » (c'est ainsi qu'on nommait la maison de Beetz), les familles faisaient provision de poches de pommes de terre et de caisses de pommes pour l'hiver. Gabrielle était responsable de la conservation des vingt-six poches et des six caisses dont dépendait la vie de la famille. Elle en aurait long à dire, en toute connaissance de cause, sur la sensation d'isolement, mais moi ?

La Côte-Nord ne fait pas étalage de son bonheur, ni de ses écueils. Qui croirait qu'à 1400 kilomètres de Montréal, non loin du Labrador, les plages de sable peuvent être immenses et que la mer, en septembre, dans telle baie, est presque tiède ? Kauffmann dit préférer la Haute Lande à la Chalosse pour une réserve analogue : « D'emblée je me suis méfié de la beauté évidente de ce pays de cocagne. C'est une campagne plantureuse, verdoyante, qui se livre sans façon. Généralement, je n'aime pas trop ce qui est flagrant, exagérément aimable. Selon moi, un paysage doit posséder une part d'abstraction, pas trop tout de même, un compromis entre opacité et retenue [3]. »

À Natashquan, face au village, au bout de la pointe des Galets, se dressent sept ou huit cabanes où l'on préparait autrefois la morue. Il n'y en a pas deux de la même taille ; toutes sont orientées différemment ; un appentis sur le côté prolonge certaines d'entre elles. Elles ont des murs blancs, des portes et des fenêtres rouges, un toit gris, le tout fondu dans le bleu-gris pâle du ciel et de la mer. En les regardant longtemps du fond de la baie, le 1er septembre, il m'a semblé découvrir le but jusque-là caché du voyage. Qui eût cru que des bâtisses de bois disposées au hasard de la configuration des rochers, construites à des fins strictement utilitaires et, au surplus, désaffectées, pourraient former un groupe si beau ? C'était un sommet d'harmonie sans calcul, une nature morte supérieure à une toile peinte. Et pour qui aurait préféré regarder une toile peinte, il était possible de se dire que, dans cette vue des cabanes, Nicolas de Staël aurait saisi un point de tangence entre l'air et l'eau, entre le blanc, le bleu, le gris et le rouge, entre la figuration et l'abstraction.

3. Jean-Paul Kauffmann, « Les Landes », *Le Figaro Magazine*, 14 août 2010, p. 78.